

Notre approche d'Orwell doit être différente aujourd'hui.  
La menace qui pèse sur la décennie ne vient pas du risque  
de la domination totale de l'élite fanatique d'un parti,  
mais de la dictature silencieuse de forces contenues  
dans notre réalité quotidienne.

Le danger le plus grand vient des réalisations les plus modernes qui marquent notre style de vie. 1984 ne signifie pas qu'une rechute dans la barbarie soit possible. Ce qui est possible, c'est la perversion du progrès, parce que le progrès a perdu le moyen d'évaluer ce qui est à la fois possible et humain.

Que le chemin pris par le développement technique et économique puisse lui-même porter atteinte à la démocratie et à la justice sociale n'avait pas effleuré jusqu'ici les gens de gauche. Les conflits sur le nucléaire ont servi à attirer l'attention sur la technique et sur sa dynamique interne. Ce qui est apparu à Wyhl, Brokdorf, Grohnde et ailleurs et qui s'est manifesté par un courant d'écrits, critiquant la technique, ce qui a donné naissance à de nouvelles forces politiques, ce qui a obligées à réviser les questions à l'ordre du jour, ce qui a provoqué l'alignement de forces plus anciennes, en particulier les sociaux-démocrates, n'était rien de moins que l'inquiétude, devenant certitude que le modèle technologique et économique du progrès porte en lui un élément hostile à la vie humaine, à toute vie.

Nous devons avoir une approche critique de la dynamique de nos techniques et de nos économies, encore plus radicale que celle adoptée traditionnellement quand il s'est agi du capitalisme à l'intérieur duquel on critique les conditions de production tandis que les moyens de production — la technique, les machines en tant que telles, l'énorme appareil administratif — sont innocentés.

Pour Karl Steinbuch, il n'y a pas le moindre doute que « la technique sans faille est le terme vers lequel la technique s'avance ». Si cet « idéal » ne sera peut-être jamais atteint, c'est à cause de l'irrationalité et du manque d'adaptabilité de l'homme. « L'individu, avec son côté imprévisible et son égoïsme qui n'est dompté qu'en apparence », Steinbuch nous prévient « qu'il ne devrait pas être autorisé à exercer la responsabilité d'actionner les leviers d'une technique parfaite », la seule solution, c'est l'objectivation (= déhumanisation), des structures sociales et des processus. Éliminer le facteur humain et je bâtirai une société idéale pour vous. Et si cette faillibilité, considérée ici comme risque, était ce qui donne de l'intérêt à la vie ?

La gauche, la gauche marxiste, a, en général, toujours été convaincue, et de façon inébranlable, de l'inévitabilité du développement technique et économique. Ce qui la préoccupait presque essentiellement, c'était la structure politique et sociale, les problèmes de répartition des richesses, la notion de classe comme base des relations sociales et la nature politique du pouvoir. Le paradigme scientifique et technique de notre civilisation était ignoré. Ce n'est que récemment que beaucoup de gens ont pris conscience du fait qu'en soulevant le problème d'une

alternative au capitalisme, on ne pouvait pas ne pas remettre en question la civilisation scientifique et technique créée par le capitalisme. « L'homme unidimensionnel » d'Herbert Marcuse a contribué à cet éveil. Beaucoup de gens n'ont pas encore saisi le problème. Il en est ainsi pour la plus grande partie des travailleurs organisés et pour de larges sections du SPD.

À propos de l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire, le comité directeur du DKP (Parti communiste allemand) écrit dans un article de presse : « Nous nous trouvons confrontés à un problème de classes. La question est la suivante : dans quelles conditions sociales, l'énergie nucléaire est-elle utilisée ? Les principes technologiques selon lesquels les réacteurs nucléaires fonctionnent en Union soviétique et en RFA sont les mêmes. Et ces principes rendent possible une utilisation sans danger des réacteurs nucléaires. Le fonctionnement sans risque dépend avant tout des conditions sociales ».

Dans des commentaires comme celui-ci, la technique n'est considérée sous un angle politique que de façon superficielle. L'accent mis sur le problème de classes signifie qu'en URSS, la même technique est appliquée mais avec une plus grande perfection et avec un plus grand sens des responsabilités. Les relations de la technique et du pouvoir sont un sujet tabou dans les pays du socialisme soi-disant existant. Mais le problème est clair : soit une seule technologie nous est permise, soit le développement actuel de la technologie des moyens de production est considéré comme le seul possible ou encore comme le plus raisonnable. Et il n'y a pas de choix entre le désespoir et l'adhésion totale. Et il ne reste plus d'espace pour la critique de la technique et de son impact sur la vie quotidienne. « La technique que nous connaissons jusqu'à aujourd'hui », écrit E. Bloch dans *Le principe Espérance* occupe dans la nature une place analogue à celle d'une armée d'occupation en territoire ennemi ».

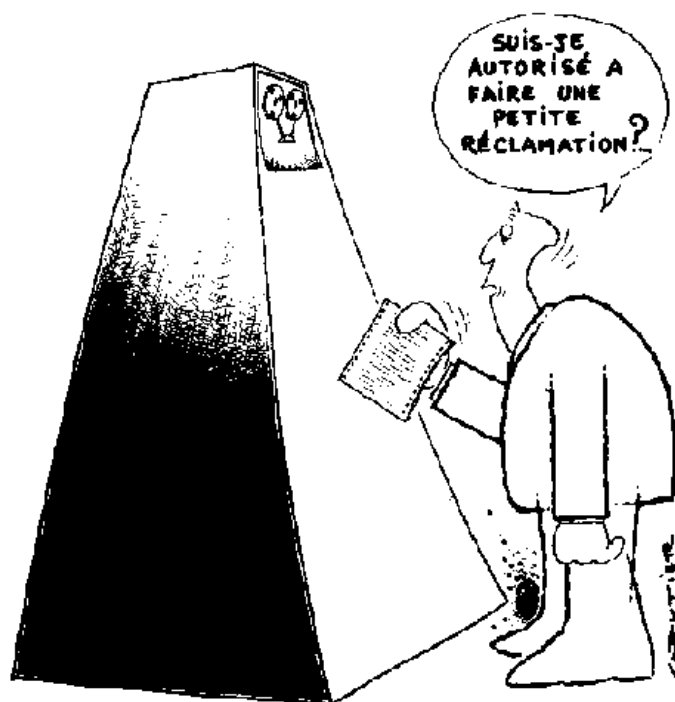
Il envisage une autre technique, « la technique de l'alliance » qui fait de la nature une alliée, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de l'homme, lui permettant d'être lui-même dans la mise en œuvre de procédés techniques, d'être un individu, un être social et une créature naturelle. La gauche a relu Bloch sans noter combien ces idées venaient à point. C'est seulement maintenant que nous prenons conscience de la signification du problème « technique ».

Depuis les origines, la technique moderne se caractérise par un esprit d'abstraction, de calcul et d'exploitation qui est caractéristique du capitalisme. Au départ, il y a eu l'affrontement de la modernité contre l'obscurantisme. Sans doute, ceci a constitué un acte d'émancipation, et de libération. Mais dans la lutte contre la philosophie du Moyen-Âge, les rationalistes ont voulu expliquer le monde de façon géométrique et tout ce qui ne répondait

pas aux normes de leur nouvelle méthode « géométrique » était considéré comme irrationnel.

Pour Galilée et Newton, ce qui existe réellement, est dénombrable, mesurable, quantifiable. Et cette prédilection pour tout ce qui peut être traduit en termes mathématiques a été retenue jusqu'à nos jours. Partout où la technique moderne s'est implantée, les gens ont été soumis à la tyrannie des chiffres. Friedrich Engels avait entrevu le despotisme des méthodes modernes de production mais le considérait comme inévitable, son fondement étant matériel plutôt que lié aux relations sociales : « L'appareil mécanique d'une grande usine est bien plus tyrannique que n'importe quel petit employeur capitaliste. Et bien que l'homme ait dompté les forces de la nature grâce à la science et au génie de l'invention, elles prennent cependant leur revanche car de la même façon qu'il les met à son service, elles le soumettent à un véritable despotisme, indépendant de toute organisation sociale ». Engels s'insurge contre les anarchistes, qui refusaient d'accepter le « despotisme » de la technique moderne comme une force contenue dans la réalité. Pour lui, ce sont des fous romantiques qui revendiquent la liberté et l'auto-détermination, quand le seul choix raisonnable est la soumission aux lois de la réalité. Qu'advient-il alors de la libération du travail et l'affranchissement de l'aliénation ? D'après Engels, l'abolition de l'exploitation capitaliste et la juste répartition des richesses, n'abolirait pas en fait le despotisme des moyens modernes de production. Tous espoir doit par conséquent tendre vers la réduction du travail nécessaire, la réduction des heures de travail grâce au progrès technique, à la rationalisation, à l'automation. Voilà la sobre vision du saut dans le « royaume de la liberté » à laquelle Marx, sous l'influence d'Engels, a dû finalement payer son tribut.

De nos jours encore, la vision que les Marxistes orthodoxes ont de l'avenir diffère peu de celle d'un Herman Kalm sur ce point crucial. Là encore, les rêves convergent vers une économie automatisée dont l'immense productivité permettrait enfin aux gens de s'affranchir des forces inhérentes à l'appareil technologique et de s'épanouir pendant leur temps libre. Nous savons maintenant que la production entièrement automatisée sur une grande échelle est un monstre écologique. Mais,



imaginons un instant que cet objectif d'une économie automatisée puisse être atteint. Serait-ce vraiment un « royaume de liberté » ?

En aucune manière ! Il n'y a pas de dépendance plus grande que celle des structures logistiques centralisées et hautement vulnérables, dans une économie entièrement automatisée. Toute vie sociale dépendrait jusque dans les moindres détails du bon fonctionnement d'un appareil (d'une machine) unique, gigantesque et très sophistiquée. Chaque individu devrait adapter son rythme de vie au temps fixé par les machines automatisées. Les zones de liberté, les îlots d'activités autonomes devraient être supprimés, on devait empêcher préventivement les anomalies chaque fois que possible ! « En ce qui concerne la possibilité de créer un monde entièrement automatisé », écrit, très justement, Lewis Mumford, « seuls les naïfs peuvent considérer cet objectif comme le summum du développement humain. Ce serait la solution finale aux problèmes de l'humanité, de même que le plan d'extermination d'Hitler était la solution finale à la « question juive ».

Le livre d'Orwell peut servir d'avertissement aujourd'hui si nous comprenons que plus nous allons vers une « technique parfaite » en nous rapprochant d'un univers technologique de production et de consommation contrôlé par des ordinateurs, plus nous sommes proche de son horrible vision. La menace est d'autant plus grande que cette solution est présentée avec des arguments rationnels et bienveillants, ainsi que comme l'accomplissement d'un devoir objectif.

Possédons-nous les critères qui nous permettent de dire ce qu'est le progrès. Avons-nous les moyens de mettre en œuvre un progrès réellement humain ? La question essentielle porte sur le thème socialiste classique du pouvoir économique, qui n'est en aucune sorte dépassé. Sans démocratisation de l'économie, la tentative pour apporter un ordre raisonnable dans le « métabolisme de l'homme et de la nature » est vouée à l'échec. Mais la démocratisation du contrôle des moyens de production par les décisions prises en commun et la socialisation, n'est pas suffisante. Les méthodes de production elles-mêmes doivent être changées.

Ceci nous amène à discuter d'une technique différente, douce et libératrice. Est-ce possible ? A quoi ressemblerait-elle ? Nous n'en sommes qu'aux premiers tâtonnements. Quelques marginaux parmi les scientifiques et les ingénieurs ont effectué jusqu'à maintenant un travail de pionniers. Des hommes politiques isolés ont retenu leurs suggestions. Ils sont encore la risée de la plupart de ceux qui font partie des institutions scientifiques et politiques. Mais cela peut changer rapidement. Car, plus il nous apparaît clairement que la grande route nous fait régresser, plus les chemins écartés et les détours nous semblent intéressants.

Mais est-ce que le développement de la technique moderne et la croissance de l'industrie lourde en Europe n'a pas été accompagnée de la naissance de la démocratie ? Et, n'y-a-t-il pas un lien entre ces deux mouvements ?

Cet aspect de la question ne doit-il pas cacher les autres aspects qui, au fil du temps, deviennent de plus en plus évidents :

- indépendamment des tendances propres du capitalisme qui poussent à la concentration et à la centralisation, le développement technologique conduit à une plus grande accumulation de pouvoir entre quelques mains, ce qui ne favorise pas la démocratie ;

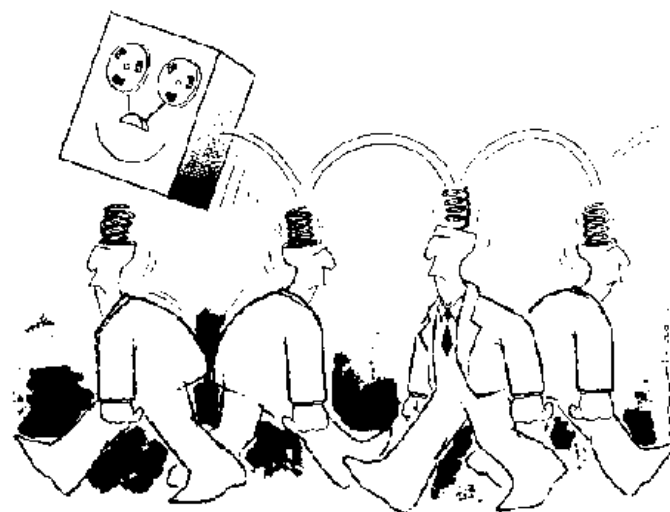
- le même processus pousse à la centralisation du système politique, de plus en plus distant de la société

civil, en particulier depuis que les dirigeants cherchent à conformer leur action aux réalités économiques ;

— la dimension croissante des projets techniques, leur besoin de financement gigantesque laissent peu de place à la décision démocratique et aux alternatives ;

— la structure hiérarchisée des appareils technologiques, la division radicale du travail entre décideurs et exécutants, l'éclatement du processus de travail amènent à des points de vue unilatéraux ou restreints et créent un comportement de subordination ;

— les nouveaux « segments de la vie » dépendent des stratégies marketing des grandes sociétés et de la moulinette des appareils technologiques. Les nouvelles activités « professionnalisées » accroissent la dépendance du public à leur égard pendant que son aptitude à se prendre en charge diminue ;



— les problèmes nouveaux à l'ordre du jour deviennent de plus en plus complexes et les informations nécessaires à leur traitement de plus en plus lourdes, alors que le processus de formation de la volonté populaire et de prise de décision devient de moins en moins clair, en dépit de tous les efforts d'éducation dans ce domaine, la compétence de non-initié, l'un des supports essentiels de la démocratie, est sapée. Nous allons vers une expertocratie ;

— plus le monde de la technique devient compliqué, et moins on peut glaner l'information à partir de sa propre expérience, de ses perceptions. Pour la plus grande part, on perçoit le monde et ce qui s'y passe à travers les médias, mais qui contrôle les médias ;

— la vulnérabilité de notre système technologique et économique, et le danger d'une catastrophe écologique, est en augmentation constante. Des pannes peuvent provoquer des accidents écologiques ou une grave crise d'approvisionnement ;

— des possibilités technologiques nouvelles visant à contrôler ou à manipuler l'humanité — la plus effrayante étant la manipulation génétique — menacent la liberté et l'humanité plus radicalement que toute autre forme de contrôle connue à ce jour ;

chaque superpuissance se prépare à l'épreuve de force en intensifiant ses efforts d'armement. Plus la technologie progresse dans ce domaine, plus les armes destructives gagnent en précision et plus le temps de réaction se raccourcit, et plus « une troisième guerre mondiale par erreur » devient du domaine du possible.

Ces constats ne sont pas le produit d'un penchant morbide à entretenir des visions d'apocalypse. On ne peut pas les rejeter comme l'expression de l'incapacité intellectuelle de faire face aux dures réalités du temps. Ils

soulignent les vrais dangers dans un monde où science et technologie sont déjà aux commandes.

Notre sentiment de vulnérabilité est plus profond que la plupart des gens veulent bien l'admettre. Pendant longtemps, il ne s'est pas exprimé politiquement. Des explosions irrationnelles de violence, la fuite autodestructrice dans la drogue et l'alcool sont des réactions répandues. Quand la révolte devient lucide, politique, elle se heurte à la grande coalition de la « raison ». Naturellement, ce qui se présente comme la raison elle-même est dans une large mesure de l'intérêt personnel égoïste à l'état brut. Mais ce n'est pas seulement cela. Beaucoup de ceux qui défendent la chemin suivi par le développement technologique et économique actuel, le font avec l'intention honnête d'obtenir mieux pour le plus grand nombre. Et pour eux, mieux c'est de toute évidence plus gros, plus grand, plus rapide, le dernier cri des gadgets techniques.

Mais optimisation et maximalisation ne sont en aucune façon la même chose. Le plus grand danger vient de l'immodération, de ceux qui se promettent un accroissement de leurs profits et de leur pouvoir dans l'immédiat. C'est un thème classique. D'Aristote à de Tocqueville, il alimente le grief de la critique conservatrice à l'égard de l'ambition démesurée du progrès. Aujourd'hui, les rôles ont été inversés dans une certaine mesure. En RFA, ce sont les conservateurs qui défendent le plus ardemment l'expansion industrielle alors que la gauche parle de limiter la croissance et revendique une technologie et une économie à échelle humaine. Erhard Eppler a essayé de clarifier ce changement de rôles en faisant une différence entre les « conservateurs des structures » et les « conservateurs des valeurs ».

Il ne suffit pas de penser que l'on se trouve au premier plan du progrès pour y être vraiment ; et quand un changement de direction s'avère nécessaire, l'avant-garde peut bien devenir l'arrière-garde. Dans notre société, les forces qui préparent la voie à un tel changement, sont en train de grandir. Il y a rarement eu une prise de conscience aussi rapide que celle qui s'est faite concernant l'écologie. La fascination exercée pour les modèles technocratiques et l'influence messianique de ses prophètes ont considérablement décliné. Le nombre de citoyens qui refusent que leur avenir soit « sans issue » a grandi à pas de géant ces dernières années. Ce que nous, Allemands, avons compris, c'est que l'on ne peut pas prendre possession de la démocratie comme on le fait d'une maison ; que l'Etat, que les partis politiques, que les syndicats ne sont pas des sociétés de service dont nous pouvons attendre contre paiement, notre bien-être, notre liberté et notre bonheur ?

« Quand le danger grandit, les moyens du sursaut grandissent aussi ? » On ne peut jamais en être certain. Mais le socialisme démocratique qui, à la différence du marxisme « orthodoxe », n'a pas fait un pacte avec des lois objectives de l'histoire, est moralement lié à l'espérance. On ne peut pas accepter que 1984 se réalise en 1984, pas plus en 1994 ou qu'en 2004.

**Johanno Strasser, Université libre de Berlin**  
traduit de l'anglais par Michèle Suard

#### **Bibliographie**

- Karl Steinbuch. *Falsh programmiert* (Stuttgart 1968).  
Ernest Bloch. *Das Prinzip Hoffnung* (Frankfurt 1959).  
Friedrich Engels. *Von der Autorität* (Marx-Engels Werke, volume 18).  
Lewis Mumford. *The Myth of the Machine* (New York 1967).